

HISTOIRE UNIVERSELLE  
DE  
L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR  
L'ABBÉ ROHRBACHER  
DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, ETC., ETC.

NOUVELLE ÉDITION  
REVUE, ANNOTÉE, AUGMENTÉE D'UNE VIE DE ROHRBACHER, DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES  
ET DE DISSERTATIONS, CONTINUÉE JUSQU'EN 1872

Par Monseigneur FÈVRE  
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Ἀρχὴ πάντων ἱερῶν ἡ καθολικὴ καὶ ἀγία Ἐκκλησία.  
S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *Contre les Hérésies*.  
*Ubi Petrus, ibi Ecclesia*.  
S. AMBR., *In Psalm. XL*, n. 30.

TOME XI  
LIVRES LXXXIV à LXXXVII  
TOME XI A



PARIS  
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
13, RUE DELAMBRE, 13  
1872

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

DE 1517, COMMENCEMENT DE L'ARNACHE RELIGIEUSE ET INTELLECTUELLE EN ALLEMAGNE,  
A 1545, COMMENCEMENT DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DE TRENTE.

### § I<sup>er</sup>

#### HÉRÉSIE DE LUTHER, JUSQU'À SA CONDAMNATION PAR LE PAPE LÉON X.

En 1517, l'Eglise de Dieu se voyait dans une position bien mémorable. L'ancien et le nouveau monde, toutes les sciences et tous les arts se présentaient devant elle pour apprendre de sa bouche à bien servir Dieu et les hommes. Et l'Eglise répondait convenablement à l'ancien et au nouveau monde, à toutes les sciences et à tous les arts. Elle vient de terminer le cinquième concile de Latran, sous la présidence du pape Léon X. Dans ce concile, elle a non-seulement décrété, mais effectué la restauration des mœurs cléricales dans son chef et ses principaux membres. D'ailleurs, l'Esprit de vérité et de sainteté qui demeure éternellement avec elle n'y demeure jamais oisif. Et, de fait, dans les soixante-dix ans que renferme le précédent livre, on trouve bien plus de soixante-dix personnages que l'Eglise honore d'un culte public : il y en a plusieurs des ordres de Saint-François, de Saint-Dominique, de Saint-Augustin ; mais il en est beaucoup d'autres de toute condition et de tout rang. C'est, entre autres, saint Jean de Capistran, l'ami, le compagnon de Huniade et de Scanderbeg ; c'est saint Casimir, prince de Pologne ; c'est le bienheureux Nicolas de Flue, le sauveur de la confédération suisse ; c'est une veuve, sainte Catherine de Gênes, morte en 1510, auteur de certains opuscules de théologie surnaturelle, qui, pour la hauteur, la profondeur et la justesse des idées, lui mériteraient bien une place parmi les docteurs de l'Eglise ; c'est le bienheureux Primaldi, martyrisé à Otrante par les Turcs,

en 1480, avec huit cents de ses compatriotes.

Quant aux sciences, lettres et arts, jamais époque ne leur fut plus favorable. Le pape Léon X était leur nourrisson, leur ami, leur protecteur héréditaire : Léon X était le cardinal Jean de Médicis, fils de Laurent le Magnifique et arrière-petit-fils de Cosme, surnommé le Grand et Père de la patrie ; famille incomparable, qui a eu l'honneur de donner son propre nom au plus beau siècle de la littérature et de l'art modernes. Léon X était encore leur protecteur héréditaire comme Pape. Toujours nous avons vu les Pontifes romains s'en montrer les pères par toute l'Europe, particulièrement depuis Nicolas V à Jules II. Léon X ne commençait pas, il couronnait seulement cette grande époque.

En effet, lorsqu'il monte sur le trône pontifical, il trouve Michel-Ange qui fait le tombeau de Jules II, qui peint la chapelle Sixtine, qui transporte le Panthéon dans les nues pour en faire la coupole de Saint-Pierre ; il trouve Raphaël produisant d'autres merveilles, avec le Pérugin, Jules Romain, Léonard de Vinci et autres. Parmi les trente cardinaux qu'il nomme en 1517, il y en a plusieurs d'éminemment habiles dans les littératures grecque et latine, et l'ancienne philosophie. Ses deux secrétaires sont Bembe et Sadolet, deux modèles d'une latinité cicéronienne. Si chez quelques-uns l'enthousiasme pour l'antiquité littéraire excède un peu, il n'y a pas beaucoup à craindre : tous ces savants sont enfants soumis de l'Eglise, laquelle, au concile

général de Latran, vient de poser les bornes que ne doit point outrepasser la sagesse humaine.

Tous les royaumes d'Europe sont en paix les uns avec les autres. L'empereur d'Allemagne, Maximilien I<sup>er</sup>; François I<sup>er</sup>, roi de France; le roi d'Angleterre, Henri VIII; le roi d'Espagne, Charles I<sup>er</sup>, autrement Charles-Quint; le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, sont dans les meilleurs termes avec le chef de l'Église universelle. On peut espérer une expédition générale pour la défense de la chrétienté contre les armes toujours menaçantes des Turcs sous Sélim I<sup>er</sup>. Les Espagnols et les Portugais continuent leurs découvertes et leurs conquêtes en Amérique, en Afrique et en Asie. Nous avons vu un évêque de Saint-Domingue au concile de Latran, Les Portugais touchent à la Chine. Partout, les prédicateurs de l'Évangile accompagnent et suivent les navigateurs. Le combat entre l'Église et l'enfer va s'agrandissant sous tous les rapports. Ce n'est plus seulement l'empire romain, c'est l'univers entier qui sera le champ de bataille. On se battra, non plus pour telle vérité particulière, mais pour toutes les vérités ensemble. La lutte sera générale et durera jusqu'à la fin. L'enfer mettra en œuvre tout ce qu'il a de ruse et de violence, toutes les profondeurs de Satan. Il s'agit de l'empire du monde.

Nations chrétiennes, soyez sur vos gardes ! Vous avez à craindre, non moins que les individus. Et depuis trop longtemps, plusieurs d'entre vous s'endorment dans le bien ou plutôt dans le mal. Depuis trop longtemps on ne voit plus de saints, ou du moins on en voit très-peu, en Angleterre, en France, en Allemagne et dans les royaumes du Nord. Depuis trop longtemps on n'y voit plus de zèle pour la défense de la chrétienté contre les Mahométans, ni pour la propagation de la foi chrétienne parmi les infidèles. Ce zèle n'apparaît plus guère qu'en Italie, en Espagne et en Portugal. Aussi Dieu récompensera-t-il ces nations par la paix et la gloire. Mais malheur à vous, qui n'aurez pas voulu employer pour le service de Dieu la puissance que Dieu vous a donnée ! Laissées à vous-mêmes, vous l'emploierez à vous déchirer les entrailles, à briser votre unité intellectuelle et morale, en sorte que l'Angleterre ne sera plus une, la France plus une, l'Allemagne plus une, mais deux, mais plusieurs, et cela pour des siècles ; et l'Allemagne en particulier, divisée en autant de sectes que d'individus, et en autant de partis que de sectes, deviendra une proie facile au premier ou dernier peuple barbare.

Lorsque Notre Seigneur eut parlé de la ruine de Jérusalem et de la ruine du monde, figure de bien d'autres ruines, les apôtres lui demandèrent : Quand est-ce qu'arriveront ces choses ? et quel sera le signe de votre avènement ? Le Seigneur leur répondit : Prenez garde que personne ne vous séduise ! car il en

viendra beaucoup en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils en séduiront beaucoup (1). Et il s'élèvera beaucoup de faux prophètes, et ils en séduiront un grand nombre (2). Si donc quelqu'un vous dit : Voici ! le Christ est ici, il est là ; ne le croyez point ! car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes ; et ils donneront de grands signes et des prodiges, en sorte que les élus mêmes y seraient trompés, s'il était possible. Voilà ! je vous l'ai prédit. Si donc ils vous disent : Voici ! il est dans le désert, ne sortez pas ; voici ! il est dans l'intérieur de la maison, n'y croyez point ! car, comme l'éclair sort de l'Orient et paraît jusqu'en Occident, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme (3). Prenez donc garde à vous, que vos cœurs ne s'appesantissent par la bonne chère, et par l'ivrognerie, et par les soins de la vie présente (4). Tels sont les suprêmes avertissements du Seigneur pour ces formidables épreuves auxquelles il soumet, quand il juge à propos, et les individus, et les nations, et l'humanité entière.

Or, voici quel était l'état moral de la nation allemande au commencement du seizième siècle. C'est un frère Augustin qui nous l'apprend.

Le dimanche après l'Ascension, exhortant ses auditeurs à une vie chrétienne, il leur disait, autant du moins qu'on peut traduire la hardiesse de son langage :

« Chaque pays a son démon : l'Italie a le sien, la France a le sien, et l'Allemagne a le sien, la bouteille ; on appelle boire se gorger de vin et de bière. Nous boirons, j'en ai peur, jusqu'au jour du jugement dernier. Les prédicateurs crient en chaire et font entendre la parole de Dieu, les seigneurs font des ordonnances, la noblesse même quelquefois prend de belles résolutions ; le scandale, le désordre, des maux de toute espèce, dans le corps et dans l'âme, viennent à leur tour comme enseignements : rien n'y fait. L'ivrognerie, notre dieu, s'étend de jour en jour, semblable à la mer, qui a beau boire les courants, et a toujours soif.

« Je voudrais bien aujourd'hui vous parler des funestes penchants à l'ivrognerie de nos pauvres Allemands ; mais où trouver une parole assez puissante pour chasser loin de nous cette crapule d'enfer, qui chaque jour s'étend de plus en plus dans toutes les classes de la société, en haut, en bas, de façon que prédictions, instructions, sont tout à fait inutiles ? Qu'en dire, quand nous la voyons, cette fille du diable, se glisser du peuple des grandes cités dans la cabane des paysans, des tavernes dans le ménage ? Dans mon jeune âge, s'enivrer, aux yeux de la noblesse, passait pour un scandale ; aujourd'hui, le noble boit plus encore que le rustre. Les princes et les grands ont reçu d'excellentes leçons de leurs chevaliers, et ils boivent sans rougir : boire est une

(1) Matth., xxiv, 4 et 5. — (2) *Ibid.*, 11. — (3) *Ibid.*, 23-27. — (4) Luc, 21-34.

vertu princière. Noble, bourgeois, qui ne s'enivre avec eux comme un goujat, est un homme méprisable; qui ribotte avec ces chevaliers de la bouteille, gagne en cuvant son vin ses armes et ses éperons (1). »

Le même frère disait des princes en particulier : « Les princes sont communément les plus grands fous et les plus fieffés coquins de la terre; on n'en saurait attendre rien de bon, mais toujours ce qu'il y a de pire (2). » Il s'était même fait, à cet égard, une sorte de proverbe qui disait : *Principem esse, et non esse latronem, vix possibile est*; c'est-à-dire : Être prince, et n'être pas brigand, c'est ce qui paraît à peine possible (3). Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le frère tient un pareil langage dans une espèce d'instruction pastorale à un prince d'Allemagne sur le devoir des sujets envers le souverain (4). Ce qui ne l'est pas moins, c'est que le plus grand poète de l'Allemagne moderne, Schiller, nous montre sur la scène un prince allemand du seizième siècle ruinant son peuple pour amuser un troupeau de concubines, réduisant en esclavage les victimes de l'incendie, vendant à l'étranger la liberté de ses sujets, et faisant mitrailler quiconque y trouve à redire (5). Tel était donc l'état moral des peuples et des princes d'Allemagne vers l'an 1517. Celui du clergé ne valait pas mieux, au dire du même frère Augustin.

Ce frère naquit l'an 1483, à Islèbe, comté de Mansfeld, dans la Saxe. Il vint au monde le 10 novembre, et fut baptisé le jour suivant dans l'église paroissiale de Saint-Pierre : comme c'était la fête de saint Martin, on le lui donna pour patron. Son père s'appelait Jean, de son nom de baptême. Quant à son nom de famille, le fils écrivait d'abord Luder; mais comme, en allemand, ce mot signifie charogne, tant au physique qu'au moral, il lui substitua celui de Luther, qu'on suppose le même que Lothaire. Ses parents étaient pauvres, son père bêchait la terre, sa mère portait du bois sur ses épaules; son père, devenu dans la suite ouvrier mineur, amassa quelque petite fortune. Son père et sa mère étaient catholiques-romains, ainsi que son grand-père, avec tous ses ancêtres. Du reste, on croyait par toute l'Europe comme les catholiques d'aujourd'hui.

A l'âge de quatorze ans, Martin Luther commença des études à Magdebourg, auprès de certains frères d'école. Comme il était pauvre, il mendiait son pain deux fois par semaine, en chantant aux fenêtres des maisons. Les habitants de Magdebourg se montrant peu charitables, il se rendit à Eisenach, où une veuve le prit en pitié, et lui acheta même une flûte et une guitare. Dans ses intervalles d'études, il essayait sur l'un de ces instruments quelque vieux cantique, comme : *Bénissons le*

*petit enfant qui nous est né*; ou, *Bonne Marie, étoile du pèlerin* ! L'année 1501, il vint achever ses études à l'université d'Erfurth, où son père put dès lors venir à son aide. En 1503, il fut reçu bachelier, et en 1505 maître ès arts. Bientôt après, il commença d'enseigner lui-même, et d'expliquer la physique et les morales d'Aristote; il s'appliquait en même temps à l'étude du droit, parce que tel était l'avis de ses parents.

Quand il pensait à la colère de Dieu et aux punitions terribles qu'il exerce de temps à autre, il en était tellement épouvanté, qu'il était près de rendre l'âme. Cette terreur fut à son comble lorsqu'en 1505, un de ses amis intimes fut tué à ses côtés par le tonnerre. Craignant d'être foudroyé lui-même, il invoqua le secours de sainte Anne, et résolut d'embrasser la vie monastique. Le 17 juillet, il réunit une dernière fois ses amis pour faire de la musique ensemble. La nuit suivante, sans rien dire à personne, il se rendit chez les ermites de Saint-Augustin d'Erfurth, demanda et obtint d'y être reçu comme novice. Il n'emportait avec soi qu'un Plaute et un Virgile. Le lendemain, il écrivit à ses amis et à ses parents ce qu'il venait de faire. Bien surpris, ils accoururent au monastère pour l'en tirer; mais, pendant un mois, il ne se laissa voir de personne. Son père surtout était mécontent. Quand le fils lui représentait l'apparition effrayante qui l'avait appelé au ciel, le père répétait : Dieu veuille que ce ne soit pas une illusion, ni un fantôme du diable ! C'est le fils lui-même qui nous apprend cette particularité (6).

La sollicitude du père était juste. Mais le fils était en âge d'homme, il avait vingt-deux ans, était maître ès-arts; de plus, il avait une année entière pour éprouver sa vocation. Ce fut l'année 1506, à l'âge de vingt-trois ans, qu'il fit vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Dès lors, il était obligé de garder ces vœux, puisqu'il ne les fit qu'après y avoir mûrement pensé, et avec pleine liberté. L'Esprit-Saint nous dit par le prophète David : Accomplissez les vœux que vous faites au Seigneur (7). Et le Seigneur lui-même dit au livre des Nombres : Si quelqu'un a fait un vœu au Seigneur, il ne rendra pas vaine sa parole, mais il accomplira tout ce qu'il a promis (8). Enfin, l'année suivante 1507, le quatrième dimanche après Pâques, il fut ordonné prêtre, et son père vint à sa première messe avec vingt chevaux, et lui fit présent de vingt florins d'or. Le fils profita de la circonstance pour l'apaiser tout à fait sur son entrée en religion (9).

Avec l'habit religieux, Martin Luther reçut le nom de frère Augustin. Nouveau nom, nouvelle vie. C'est ainsi que l'Éternel, au moment d'élever le père des croyants à un état plus

(1) Walch, *Œuvres de Luther*, t. XII, p. 786 (en allemand). — (2) Cité par Strack : *Triomphe de la philosophie*, t. I, p. 52 (en allemand). — (3) *Ibid.* — (4) Walch, t. X, p. 460 et seq. — (5) Schiller, *Kabale und Liebe*, act. II, scènes II et III. — (6) Walch, t. I, p. 79. — (7) Ps. 40. — (8) Num., xxx, 3. — (9) Walch, t. I, p. 83.

15° En parler peu souvent. 16° Louer la foi, mais sans donner lieu à négliger les bonnes œuvres. 17° Prêcher la grâce, mais sans donner lieu de croire qu'il n'y a pas de libre arbitre. 18° Encore qu'il soit souverainement louable et utile de servir Dieu par dilection pure, il faut cependant recommander la crainte de Dieu, non-seulement la crainte filiale, mais encore cette autre qu'on appelle servile ; car souvent elle nous est nécessaire pour nous faire sortir promptement du péché mortel et nous disposer à la crainte filiale, qui nous conduit à l'amour de Dieu et nous y conserve (1).

Ces règles sont assurément très-sages, et trouvent encore leur application de nos jours. Il en est de même des règles concernant les sciences et les études, qui se trouvent partie dans les constitutions primitives de la société, partie dans des ordonnances subséquentes. En voici le fond et l'ensemble.

La fin de l'homme est de connaître Dieu, de l'aimer, de le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. La fin de la compagnie de Jésus, comme de l'Eglise catholique, est de faire connaître Dieu, de le faire aimer et servir. Donc la science qui s'occupe directement de connaître et de faire connaître Dieu, c'est-à-dire la théologie, tient nécessairement le premier rang, et toutes les autres doivent y aider (2). La théologie est la science de Dieu et des choses divines ; elle peut se diviser en Théologie naturelle, science de Dieu et des choses divines par les lumières de la nature, et Théologie surnaturelle, science de Dieu et des choses divines par les lumières de la foi ou de la révélation (3). Elle se subdivise en théologie positive ou oratoire, explication des choses divines sans argumentation en forme ; théologie scholastique ou propre à l'enseignement dans les écoles, science des choses divines par voie d'argumentations démonstratives et formelles.

Le professeur de théologie scholastique saura qu'il est de son devoir d'unir tellement une solide subtilité dans la dispute avec la foi et la piété, que celle-là serve à celle-ci. Les professeurs de la compagnie suivront absolument la doctrine de saint Thomas ; ils le regarderont comme leur docteur propre, et mettront tout en œuvre pour que leurs auditeurs s'y affectionnent. Cependant il ne se croiront pas astreints à saint Thomas de telle sorte qu'il ne leur soit jamais permis de s'en écarter en rien, puisque ceux mêmes qui s'appellent thomistes ne s'y croient pas obligés. Ainsi, sur la conception de la sainte Vierge, on suivra l'opinion la plus commune en ce temps et la plus reçue parmi les théologiens. De plus, dans les questions purement philosophiques, ou même qui tiennent aux Écritures et aux canons, on pourra suivre ceux qui ont traité ces matières plus *ex professo*. Lorsque le sen-

timent de saint Thomas est ambigu, ou qu'il s'agit de questions qu'il n'a peut-être pas traitées et sur quoi les docteurs catholiques ne sont pas d'accord, on pourra suivre l'un ou l'autre parti. Dans l'enseignement, on aura surtout soin d'affermir la foi et de nourrir la piété. C'est pourquoi, dans les questions que saint Thomas ne traite point *ex professo*, nul n'enseignera rien qui ne s'accorde avec les sentiments de l'Eglise et avec les traditions reçues, ou qui ébranle de quelque manière une solide piété. Le cours de théologie s'achèvera dans quatre ans (4).

Quant à la philosophie, voici les principales règles. Comme les sciences naturelles disposent l'esprit à la théologie, qu'elles servent à en acquérir une parfaite connaissance et à en faire un bon usage, et que de soi elles aident à la même fin, le professeur, cherchant en tout la gloire de Dieu, les traitera de manière à préparer ses auditeurs à la théologie, et surtout à les exciter à la connaissance de leur Créateur. Dans les choses de quelque importance, il ne s'éloignera point d'Aristote, à moins qu'il ne s'agisse d'un article qui s'écarte de la doctrine approuvée par toutes les académies, à plus forte raison s'il répugne à la foi orthodoxe, contre laquelle, s'il se trouve quelques arguments, soit dans ce philosophe, soit dans tout autre, le professeur le réfutera vigoureusement, suivant que l'ordonne le concile de Latran. Les interprètes d'Aristote qui ont mal mérité de la religion chrétienne, comme Averroès, on ne les lira ni ne les citera sans beaucoup de choix et de précaution ; on ne se déclarera pour aucune de leurs sectes, on ne dissimulera aucune de leurs erreurs, mais on en déprimera d'autant plus vivement leur autorité. Au contraire, jamais on ne parlera qu'honorablement de saint Thomas, on le suivra volontiers quand il faudra, et on ne l'abandonnera qu'avec respect, lorsque son sentiment ne paraîtra pas juste. Le cours de philosophie durera trois années. La première, on s'occupera de la logique et des autres livres d'Aristote qui s'y rapportent ; la seconde, des physiques ; la troisième, des métaphysiques. Dans la métaphysique, on passera les questions de Dieu et des intelligences, qui dépendent entièrement ou en grande partie des vérités transmises par la foi divine (5).

Cette règle dernière mérite attention. La compagnie de Jésus craignait, non son raison, que la philosophie sécularisée n'usurpât un jour l'enseignement de la théologie, sous le nom de métaphysique, ou même quelque nom plus nouveau. Effectivement, on voit de nos jours, sans y prendre garde, en Allemagne, en France et ailleurs, de simples laïques enseigner la théologie à la jeunesse chrétienne sans aucune mission de l'Eglise de Dieu, mais par la seule autorité des souverains temporels, empereurs, rois, reines, princes ou bourgmes-

(1) *Institut. societ. Jésus*, t. II. *Pragæ*, p. 304. — (2) *Constit. cum declarat.*, pars 4, c. XII, t. I, p. 249. — (3) Voir *Breviarium theologicum de Polmon*. Paris, 1682. — (4) *Ratio Studiorum*. — (5) *Ibid.*